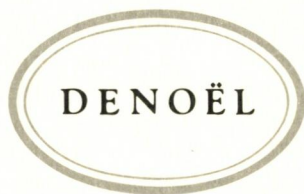


Bernard Sichère

La gloire du traître

roman

L'INFINI



Extrait de la publication

LA GLOIRE DU TRÂÎTRE

**DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL**

Je, William Beckford

BERNARD SICHÈRE

La gloire du traître

roman

Collection *L'Infini*

DENOËL

**© by Éditions Denoël, 1986
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23277-8**

*à Jacques de S.,
gentilhomme dans l'éternel.*

« There is a world elsewhere »

SHAKESPEARE, *Coriolan*, III, 3.

« Les choses du monde se doivent regarder à l'envers pour les voir à l'endroit »

BALTHAZAR GRACIAN.

Prologue

Sitôt franchi le hall bruyant de Termini, cette merveille de nouveau qui vient à ma rencontre, cette volée de cloches comme un hosanna ouvrant le ciel de toutes parts, cet infini qui de nouveau m'emporte et me soulève, ce grand rire par-delà la porosité des murs ocre et roses, cette grande bénédiction de la Ville, Rome. Cette grâce si fidèlement venant à ma rencontre au bout de tant d'années, ouverture du ciel en béance bleue striée de cris d'oiseaux pendant que le taxi m'emporte, lumière, respiration, bonheur. Piazza Navona, piazza Colona, fontaine des Fleuves, source des eaux, cœur jubilant du monde, torses cambrés au-dessus des fraîches rocailles, envolées voluptueuses des saints aux gestes bénisseurs ou ravis, torches vivantes consumées d'un inavouable désir : cela même que j'étais venu chercher encore une fois pour m'y perdre.

Dans le silence de la pension Pergolese, à deux pas de la Farnesine, mes bagages posés près de moi, je m'arrête, je respire, je m'accorde encore une fois à la beauté du monde, loin de la folie des hommes. N'étais-je pas arrivé au port? De quoi d'autre avais-je besoin désormais? Allongé sur le lit je m'abandonne, j'évoque ces amours que jamais je n'ai reniées et qui, depuis, ont gagné l'océan bruissant des pages, la sereine invisibilité des mots. Ne suis-je pas devenu moi-même invisible, rejoignant ces ombres chères dans une légèreté de rêve, tandis que derrière les volets clos de la chambre s'obstine la grande rumeur bavarde du monde? N'être pas de ce monde, jamais. Une lumière faible, comme étouffée, perce entre les fentes des volets et vient flotter, impalpable, au pied du lit, formant une tache étrange, vivante, remuante, chair de la lumière et

chair du jour. Je la regarde sans me lasser, elle vibre, tourbillon de planètes inconnues dans le grand vide constellé du ciel à jamais muet. Est-ce ainsi que je devrai disparaître à mon tour, proie minuscule du vide infini et sans nom ? Je m'y attends, je m'y apprête, sans crainte, à présent que vivre ne veut plus rien dire d'autre pour moi que ce souffle ralenti dans ma poitrine, cette marche ralentie de mes jambes, ce cœur appliqué à son dernier travail. Non la crainte, mais un immense sentiment de liberté, comme si je me trouvais enfin délivré de cette montagne de bêtise que forme le monde derrière moi se refermant. J'ai pris dans ma main la petite boîte, j'en ai sorti la minuscule pilule que je contemple avec une curiosité amusée, amie secourable et silencieuse venant sans drame m'inviter à la dernière des trahisons.

Je suis ressorti. Dehors, les journaux ne parlaient que de l'attentat, de la monstruosité du crime, en titres énormes. Comme un violent démenti, il y avait la beauté de cette lumière, différente de celle qui à Venise semble répercutée de l'intérieur de l'eau lente et lourde sous le ventre des palais. Rome, horizon de mes désirs et lieu de ma vérité. Non une ville parmi d'autres mais, pour moi, l'essence même de toute ville. Les toits irréguliers, les terrasses, les coupoles dessinant l'infini souriant du ciel, les saints du Bernin brandissant la lance ou la croix tout au long de la balustrade qui cerne le grand espace nu au centre de Rome, cette place que je ne me contente pas de regarder, que je sens vivre et bouger sous moi, se creuser, pendant que les colonnes à mesure reculent sur les côtés pour me laisser face à face avec l'idole là-bas, l'énorme palais de Saint-Pierre en haut des marches... Cette place, que souvent j'avais vue presque vide, était envahie à présent par une foule immense qui ondulait et reflétait, en rangs serrés, en prière au pied de cette fenêtre obstinément muette, dans l'attente sans doute du miracle. Les journaux, les télévisions avaient multiplié à l'infini le même cliché, le même instantané de légende, la même Pietà, ici même, au centre de la vasque de pierre noyée de monde, la chose soudain, incroyable, cette imperceptible décomposition du rite dans le temps même de la bénédiction, cette tache blanche là-bas,

horizon de tous les regards, s'effondrant brusquement, oiseau blessé, dans une sorte de stupeur, sans expression visible de douleur, rien que ce grand étonnement, cette douce extase. Comme d'autres, j'avais vu ce ralenti de rêve, prisme de secondes éperdues en gouttelettes d'eau évoquant le tambour d'un cœur humain entendu au stéthoscope. Cet acte de guerre insensé laissait loin derrière lui d'autres attentats, l'assassinat de Moro par les Brigades rouges, le petit homme au corps cassé retrouvé dans un coffre de voiture au milieu de carabinieri impuissants et vaguement décoratifs : toutes ces morts semblaient s'évanouir à l'horizon derrière les arches écroulées du cirque de Maxence, derrière l'heureuse volée des cloches élargissant en rides d'eau le bleu tendre du ciel de mai.

Je me suis éloigné. J'ai marché, comme hier, traversé les calmes places printanières en m'arrêtant devant ces groupes de pierre posés là comme au hasard, dans l'attente d'un rangement qui ne viendrait pas, marches inégales menant à une autre place d'où se découvre une perspective plus vaste, pins paisibles du Pincio, ombre voluptueuse d'Olympe Borghese, balustrades rayées de noms d'amants inconnus, nudités rayonnantes des dieux païens se prolongeant insensiblement dans les élans des dieux chrétiens, piazza di Spagna, fente légère de l'escalier doré menant à la douce façade de la Trinité-des-Monts : depuis combien de temps ne suis-je pas venu là ? Du fond de quelle vie interminable s'ouvre en moi ce regard qui croit reconnaître ce qu'il a vu ?

J'ai hésité sur le seuil, sur les dalles lisses qui menaient à l'appartement : je savais pourtant que j'étais attendu. Une religieuse m'a ouvert et m'a fait attendre quelques minutes, puis j'ai vu entrer le père Jerphe. Quel âge avait-il à présent ? Je lui vois, du moins, la démarche assurée, l'œil vif : ironique éternité de l'Église. Il me serre longuement les mains comme s'il doutait de ma réalité tout en se plaignant, par coquetterie, de ses jambes, de sa mémoire. Il savait, comme les autres, ce qui m'était arrivé, nous avons échangé quelques lettres depuis le scandale, mais nous ne nous étions pas revus. Autour de nous, dans la pénombre de cette grande pièce dont les fenêtres

donnaient sur le Tibre, il me semblait entendre comme un bruissement de vieux secrets, de vieux papiers, de feuilles mortes. Poisons et poignards, Rome des Papes et Rome des Borgias. Bien sûr, nous évoquons l'attentat.

– Dieu nous garde des fanatiques, surtout lorsque n'importe qui peut armer leur bras! Nous nous imaginions préservés, nous avons tort.

– L'enquête est en cours, je suppose?

– L'enquête! dit-il en levant les mains au ciel. Vous savez comme moi ce que c'est qu'une enquête lorsque tant d'intérêts sont en jeu. En dehors de ce Turc qui est peut-être fou ou qui joue les fous, les ramifications sont bien obscures. Vous avez vu en venant ces gens en prière? Je prie aussi, bien entendu, mais je fais d'abord confiance à la robuste constitution de Sa Sainteté. Les miracles sont rares.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Je le retrouve, vieux renard, lui qui sait tant de choses et ne les dira pas, familier de ces ruses et de ces secrets, de ces batailles menées dans l'ombre, jeu nocturne et touffu entre Rome et Varsovie, Belgrade et Ankara, Washington et Moscou, pièces précieuses sur l'échiquier enchevêtré du monde, petite planète dans la main du pape : le Vatican, ordinateur central. Je le regarde. Je sais que sa mémoire, qu'il dit mauvaise, est peuplée, comme les interminables couloirs de la Bibliothèque vaticane, de ces archives soigneusement codées, de ces rapports confidentiels enfermés dans les tiroirs à secret, escaliers de Piranèse, savoir sans fond et sans fin, ventre du monde... Comme pour chasser ces ombres, j'évoque cet essai sur la Rome baroque qui nous a permis jadis d'entrer en relation, cet article plus récent de lui sur « *Les agentes in rebus* dans l'Empire romain ». Son œil s'allume, il rit de son petit rire sec.

– Une bien petite chose en somme, et vous êtes trop bon de vous y être intéressé. Nous avons tous nos petites manies et, l'âge venant, nous sommes pleins de faiblesses pour elles. Il est vrai que j'ai toujours conservé ma tendresse à mes chers Romains qui n'ont jamais vraiment quitté cette ville. La statue de Marc-Aurèle veille sur nous comme elle veillait sur eux.

Loin des papes polonais et des tueurs turcs, nous sommes

en pays de connaissance. Nous parlons de la Renaissance, de Bernin, de Michel-Ange encore une fois. Je songe à cet autre pape impatient de voir son tombeau achevé et qui meurt trop tôt, à cet article de Freud sur le *Moïse*, au professeur Freud en train de faire la sieste dans le petit jardin de Maresfields Gardens, sans se douter que ce qu'il venait de fuir viendrait le retrouver là dans le grondement nocturne des bombardiers du Reich. Je rappelle au père Jerphe cette conversation que nous avons eue sur le suicide de Borromini. Il me regarde avec curiosité, ferme un instant les yeux, les rouvre en souriant.

– Nous avons vu tous les deux beaucoup de choses et nous avons vu s'écrouler bien des espoirs, monsieur Blake. C'est une grande folie d'imaginer que nous pouvons à nous seuls changer l'humanité. On n'améliore pas les hommes, croyez-moi, on peut seulement les empêcher de nuire et leur donner l'idée de quelque chose de plus important qu'eux-mêmes, qu'on peut appeler Dieu, qu'on peut appeler autrement. L'art, par exemple. Qu'est-ce qu'un artiste, sinon quelqu'un qui s'efforce de rendre ce monde moins barbare et moins stupide?

En sortant, j'ai cligné des yeux dans le soleil. J'ai marché jusqu'aux terrasses de la villa Medicis et je me suis arrêté un moment, en extase, au-dessus de la piazza del Popolo. Un adolescent d'une quinzaine d'années était en train de faire du « roller » sur le pavé, indifférent au monde et au bruit, emporté dans une sorte de danse immatérielle, soustrait à la pesanteur et comme grisé de sa propre vitesse, beau comme la jeunesse et beau comme le vent. En le regardant, je songeais à la Rome des papes, à cette conversation avec le père Jerphe, à cet acte dément qui pourtant avait été décidé quelque part, je le savais, au plus haut niveau, quitte à déclencher une guerre, en misant sur la peur de l'adversaire. Il y avait là, dans ces actes aveugles de terrorisme dont les journaux étaient pleins, comme un dérèglement de la machine, l'indice que nos raisons avaient en partie vécu, que des folies incontrôlables montaient à l'assaut de cette vieille Europe vers laquelle je revenais comme à mon propre cœur, pour y mourir. Je n'éprouvais que du dégoût à la pensée de ces jeunes tueurs cent fois manipulés,

qui croyaient refaire le même chemin que nous mais qui ne savaient rien, qui n'avaient rien compris, qui ne voyaient que la mort, à qui la mort seule et la haine tenaient lieu de pensée, assassins enfoncés dans leur propre vertige. Avions-nous vraiment, ô Francis, ô Irving, voulu ce monde absurde et sans avenir? Rome me restait, du moins, la beauté de Rome, la splendeur de Rome, cet adieu dans la beauté.

C'est dans le salon de la pension que je l'ai vu pour la première fois, le lendemain matin. Il était en train de lire, il était beau, très blond, je ne lui donnais pas vingt ans, il avait l'invulnérabilité apparente de la jeunesse. Encore une fois, mon Dieu, me réjouir de la beauté du monde et des êtres, sans hâte, avec seulement ce désir de me laisser bénir par elle comme un vieillard au soleil se réchauffe. En venant m'asseoir près de lui, j'ai vu, non sans surprise, qu'il lisait cet ouvrage que j'avais jadis consacré à Vinci. Ce hasard m'intriguait, m'amusait. Quand je lui ai adressé la parole, il a levé la tête et posé sur moi ses yeux verts... Il s'appelle Philippe, il est français, c'est la première fois qu'il vient à Rome. Pourquoi résister à cette chance qui s'offre? Je ne changeais rien à l'échéance que je m'étais fixée, je voulais seulement jouer encore une fois, une dernière fois, légèrement. Bien sûr, nous avons parlé de l'attentat, il avait lu les journaux, il avait entendu parler de la piste bulgare. Je lui ai demandé s'il y croyait.

– Les Bulgares, ça veut dire les Russes. Ils en sont bien capables, après tout. Mais tout ça, c'est de la politique, et la politique ne m'intéresse pas.

– Pourquoi?

– Si on fait de la politique par idéal, on se fait toujours avoir. Si on en fait sans idéal, on est une canaille. Je préfère m'intéresser à la peinture.

– C'est une conception qui se défend...

Sans difficulté, il avait accepté de déjeuner avec moi dans ce petit restaurant qui se trouvait près du portique d'Octavie, à l'entrée du quartier juif. Le soleil était bon, des femmes passaient, belles, printanières, en robes fleuries, élégantes, pareilles

à celles d'hier. Il les regardait en souriant et je le regardais les regarder. J'avais commandé des ceps au four, des spaghetti aux vongole, une carafe de frascati : je me sentais un appétit de jeune homme. Là-bas, au pied de la butte, cette plaque qui rappelait le martyre des juifs assassinés pendant la guerre. Hitler, Mussolini, une vieille histoire. Que savait-il de tout cela ? Qu'en pensait-il ? Au-delà du seul plaisir de me trouver en face d'un garçon de vingt ans qui était beau, qui s'intéressait à Vinci, et avec lequel je pouvais parler français, il y avait cette curiosité de voir avec ses yeux à lui un monde qui était désormais si peu le mien. Pendant que nous commencions à manger, je lui ai demandé ce qu'il pensait du livre que je l'avais vu lire.

– Très intéressant, documenté. Mais je trouve ça un peu froid quand même. Pourquoi se méfier à ce point-là de la psychologie ?

– Vous ne pensez pas qu'on a déjà écrit beaucoup de bêtises au nom de la psychologie ?

– Peut-être. Mais il y a quand même le secret du type, si vous voyez ce que je veux dire ?

– Je crois que je vois, oui. Peut-être avez-vous raison, après tout ? Mais je préfère rêver à ce secret dont vous parlez plutôt qu'essayer de le définir.

Je lui ai demandé s'il connaissait l'auteur de ce livre. Il savait seulement qu'il était anglais, un critique d'art assez connu, qui avait beaucoup écrit sur Rome. Il avait lu dans un journal quelque chose sur lui, il ne se souvenait plus très bien, une histoire d'espionnage peut-être. Il ne savait pas si cet homme était encore en vie. Je l'ai regardé en souriant : il ne me déplaisait pas de lire déjà ma propre absence sur ce visage de vingt ans. Il m'a demandé à son tour ce que je pensais de cet ouvrage.

– Il y a longtemps que je ne l'ai pas relu. Mais il y a des passages que j'aime assez, sur le *Saint Jean* en particulier : « le mouvement du bras nu dressé vers on ne sait quel invisible horizon »...

– Vous dites que vous ne l'avez pas relu et vous le savez par cœur !

– Il y a des phrases, comme ça, qui vous restent, on ne sait pas très bien pourquoi. La mémoire est une chose curieuse.

Au fond, c'est un texte qui date un peu, mais tout le monde change et je suis sûr qu'il ne l'écrirait pas de la même manière aujourd'hui.

– Vous en parlez comme si vous le connaissiez...

L'air était doux, le vin était bon, à la fois frais et fruité dans nos verres, je n'avais pas envie de lui mentir plus longtemps. La chose s'est faite comme d'elle-même. Des gens discutaient un peu plus loin, des femmes étaient assises sur le trottoir et se racontaient l'éternelle vanité du monde, Parques bavardes, indestructibles, charme et volupté du Sud. Les coudes posés sur la table, le regardant dans les yeux, je lui ai expliqué qui j'étais. Il m'écoutait sans rien dire, frottant machinalement la nappe de la paume comme pour en chasser les miettes. A la fin, il a souri.

– Vous m'avez bien eu, tout de même!

– J'espère que vous ne m'en voulez pas? Hasard, destin : l'important est que nous nous soyons rencontrés. Vous avez été très gentil d'accepter mon invitation. Mais je suppose que la compagnie d'un vieil homme n'est pas l'idéal pour un garçon de votre âge et je comprendrais très bien que vous ayez envie d'en rester là. Je garderai le souvenir d'une rencontre très agréable à un moment de la vie où ce genre de rencontre n'est pas si fréquent.

– Je n'ai pas dit que j'avais envie d'en rester là...

Nous nous sommes donné rendez-vous à la pension, le soir même. Je l'ai regardé s'éloigner, léger, dansant, merveilleux, dans le soleil. A présent, je voulais me promener seul dans les petites rues, revoir le Campo dei Fiori, les belles colonnades du palais Farnèse et ces grands escaliers lisses et sonores, rêvant à ces blousons noirs beaux et stupides du Trastevere qui emplissaient hier la nuit du fracas de leurs motos, en effrayant les belles dîneuses et les familles en promenade. J'espérais que, le soir venu, il serait là, que nous pourrions reprendre le fil de notre conversation, jusqu'au moment où nous nous dirions adieu et où, assis au soleil, à deux pas d'une église baroque, je le regarderais s'éloigner dans la lumière de mai, forme belle et heureuse, riant avec insouciance à ces journées innombrables que je ne verrais pas...

Bernard Sichère


La gloire du traître

Portrait d'un traître, ou encore : de l'espionnage considéré comme un des beaux-arts. Qui est Jonathan Blake, cet homme qui vient mourir à Rome, en beauté, quelques jours après l'attentat contre le pape ? Avant tout, l'un des plus grands espions du siècle, agent double entré au service des Soviétiques à la veille de la dernière guerre, un historien de l'art reconnu, spécialiste de La Tour et de la Rome baroque, familier de lord Rothschild et proche de la famille royale anglaise. Fermez les yeux, il parle : de son adolescence à Cambridge, de la guerre d'Espagne, du Paris de l'occupation, de l'Amérique de Truman et des Rosenberg, de l'Égypte de Henri Curiel et de Nasser. Il parle de ses compagnons de toujours, Francis Bennet, voyou de génie, Irving Young, le garçon couvert de femmes, il parle des garçons de Rome, de ses amants, de ces peintres qui savent l'envers des choses. Traversant les apparences, il dit l'autre face d'une société en proie à ses démons, d'une Europe en décomposition, la nôtre, et la gloire qui traverse par instants ce monde comme l'épée de l'Ange.



9 782207 232774

Extrait de la publication

9.86 
ISBN 2.207.23277.8
88 FF TTC